LA TRISTE JOURNÉE,

OU

PETITE PIÈCE DU CHAMP DE MARS.

Suivie du grand Convoi du fameux LOUSTALEAU, de son Oraison Funèbre, & du petit mot d'un SANS-SOUCI au terrible LAMETH.

Par l'Auteur DE LA JOYEUSE SEMAINE, &c. &c.

Non je ne veux plus rire moi,
Non je ne veux plus rire.

A PARIS.

De l'Imprimerie des RÉVOLUTIONS INFERNALES.

Et se trouve chez tous les vrais Appréciateurs des Erreurs Françaises.

1790.

LA TRISTE JOURNÉE,

Par l'Auteur de la JOYEUSE SEMAINE.

TOUTE la nuit, une trifte chouette, perchée fur ma fenêtre, avoit fait retentir le quartier de fes lugubres cris; toute la nuit, Morphée, contraire à mon bonheur, avoit fui ma paupière habituée à recevoir avec reconnoiffance la bénigne influence de ces délicieux pavots; & toute la nuit enfin, au fommeil doux & paifible, père de ma gaîté habituelle, avoit fuccédé un lourd abattement, véritable ennemi du repos du voluptueux Sibarite. A cette nuit affreufe devois-je m'attendre à voir fuccéder un reveil plus affreux encore (1).

Dieux ennemis du repos de la France, impitoyables perturbateurs de la tranquillité des malheureux citoyens *paffifs*, votre fureur n'eft-elle pas bientôt affouvie? Et vous, nouveaux Don Guichottes, inftrumens des vengeances infernales, enivrés du titre auffi infignifiant que couteux de *citoyen actif*; quand finirez-vous vos inutiles marches, contre-marches, vos infi-

---

(1) On fent parfaitement que c'eft du trifte & fameux lundi du 20 feptembre que l'auteur parle ici.

A 2

pides processions, vos dégoûtans exercices, vos risibles patrouilles de surveillance contre des ennemis, dont vous eutes toujours la gloire de triompher, parce que jamais ils n'existèrent que dans les débiles imaginations de vos pusillanimes chefs ? Quand ouvrant enfin les yeux, verrez-vous, hommes foibles & sans caractères, que les infâmes conducteurs de la plus vile des assemblées *manégeante*, effrayés de l'atrocité des innombrables crimes dont ils se sont souillés, ne vous tiennent les armes à la main que pour continuer de soutenir la suite de leurs forfaits ?

De grands crimes toujours mènent à d'autres crimes,
Jusqu'à ce qu'enfin l'échafaud,
Selon nos vœux, mène au tombeau
Les grands & faux proneurs de droits illégitimes.

Croyez-moi, citoyens, laissez-là ces armes, pour lesquelles vous n'êtes point faits; abandonnez les rôles de soldats & de guichetiers, qui vous ridiculisent & vous déshonorent; reprenez l'aune, la balance, le pinceau, &c. &c. Soutenez le commerce, les arts utiles & agréables, redevenez Français; reconnoissez dans votre roi le meilleur des souverains, l'homme le plus véritablement animé du desir du bien public. Ré-

compensez ses vertus par un beau retour près d'un père généreux & bon, qui depuis un an déplore voségaremens sans cesser de vous tendre les bras; il ne se vengera de vos erreurs qu'à force de bienfaits.

Telles étoient les réflexions qui, moitié endormi, occuppoient ma tête, accablée du poid de l'insomnie, quand tout-à-coup le bruit d'une caisse militaire raisonne à mon oreille. Réveillé en sursaut par cet éclat martial, j'ouvre les yeux, mais je n'y vois goutte; je crois la patrie en danger, les corps-de-gardes forcés, l'asyle du citoyen violé....... Transporté de patriotisme, je sens tout-à-coup s'allumer dans mon ame un feu vraiment guerrier. Mars, déjà, n'est plus rien près de moi...... Je cours, je vole, je cherche mes armes. Une chaise que toujours je rencontre sur mon passage, me fait quatre contusions, une lutte violente s'engage entr'elle & moi, j'entends que devant mon héroïsme, tout cède à la force, à la vaillance....... Je triomphe, un des bâtons de cette maudite chaise est cassé; elle ose encore résister, & dans sa dernière chute elle me fait trois écorchures; mais rien ne peut rallentir mon ardeur belliqueuse. Déjà dix fois j'avois fini le tour de mon...... Réduit, si vous

voulez, appartement, s'il vous plait, je n'aime point à diſputer ſur les mots; au fait, c'eſt une ſuperbe pièce de huit pieds carré, où j'ai toutes les commodités de la vie, pour moi c'eſt un palais. Je ne vous compte pas encore un carré de trois pieds, en haut de la maiſon, il me ſert cependant de veſtibule, d'antichambre &c. Tout ceci ſoit dit en paſſant & ſans amour propre. Au diable le bavard, avec ſes digreſſions; je reprends : j'avois arpenté dix fois mon gite d'un bout à l'autre; & voilà que je m'en ſouviens, c'étoit mes armes que je cherchois. Vaines recherches, temps inutilement perdu! j'avois depuis dix jours, vendu mon fuſil pour avoir du papier, & mon épée pour le reſte des fournitures de mon joyeux bureau. Je ne trouve, en ce péril extrême, qu'une plume. Je m'en empare, & ainſi armé de pied en cap, je me précipite...... non, je me mets à la fenêtre. Alors je crie d'une voix forte & *redondamment* chevrotante : -- qui vive, tambour, qui vive? où va l'armée, quel eſt l'ordre? où ſont les ennemis? -- Au champ de Mars, frère d'armes, citoyen ſoldat, ſoldat citoyen, au champ de Mars; le ſarcophage eſt là, il eſt tout prêt, il vous attend. -- Eh! que le diable t'emporte, lui répondis-je, vît-on jamais,

pour des morts, troubler, avant le jour, le repos des vivans (1).

Je rentre, ferme ma fenêtre, non sans humeur, & me jette tout armé sur mes voluptueux coussins. Un chifon de papier se trouve sur ma table de nuit, qui le jour me sert de bureau; & pour n'avoir pas en vain pris les armes, j'y trace le récit qu'on vient de lire, & apres l'avoir terminé par ce couplet:

---

(1) *Note pour les observateurs de l'admirable révolution française.* Vons n'avez pas oublié combien les citoyens de Paris ont applaudi à l'insurrection du régiment de Tourraine, eu garnison à Perpignan, quand ce régiment, à la solde du roi, s'est permis de menacer son colonel, & de quitter ses rangs, parce que M. le vicomte de Mirabeau avoit eu le malheur de le faire attendre une heure sur la place d'armes. Combien l'on a trouvé blâmable la conduite de ce brave colonel! Eh bien! ce sont les mêmes citoyens de Paris qui applaudissent à ce que des soldats soldés se mutinent & ne veulent pas attendre; ce sont eux-mêmes qui, sans mot dire, prennent les armes à cinq heures, abandonnent au bon moment leurs femmes & leur commerce, pour aller au champ de Mars attendre une messe, que l'on a dit à une heure. Ils sont *gratis* huit heur. sous les armes, sans murmurer, & ils approuvent des mutins qui, *payés*, ne veulent pas rester une heure à leur poste. O comble de l'inconséquence!...

Air : *Des portraits à la mode.*

Dormir tranquille, & se lever gaîment,
Etre juste, respecter son serment,
Récompenser & mérite, & talent;
C'étoit la vieille méthode.
Perdre repos, & vivre tristement,
Créer des mots, pour tromper surement,
Tout réformer, jusqu'à l'or & l'argent;
Voilà la nouvelle méthode.

Je m'endors, oui, je m'endors. Lecteur ne vous gênez pas, & faites en autant, si le cœur vous en dit.

Pour cette fois je croyois avoir trouvé le repos, & déja le bienfaisant Morphée se disposoit à me traiter favorablement & à me dédommager amplement des fatigues de la nuit, quand tout-à-coup, *pan*, *pan*, on frappe à coups redoublés à ma porte. Malgré le carillon, la paresse & l'amour de mon bienfaisant chevet m'auroit retenu au lit; mais naturellement confiant, je suis dans l'usage de faire fort peu de dépense en clôture, & ma porte étoit par conséquent fort peu solide. De crainte d'accident je me lève donc en *bougon-*

nant.

nant. Je demande: -- qui est là? -- C'est moi, me répond une voix qui auroit fait trembler le manège entier, & le grand *Honoré* lui-même. Ma foi, convenons-en, je n'étois pas non plus trop rassuré. -- De la part de qui? & je tremblois que ce ne fût de celle du tribunal inquisitorial, dit des recherches. -- Ouvrez toujours! j'apporte...... à ce mot j'accours sans balancer. -- Un billet à monsieur pour qu'il veuille bien assister aux obséques du premier flambeau de la révolution trépassé hier. Ah! ahi! ahi! ahi! Monsieur, quelle perte! Les pères de la constitution en sont inconsolables, & moi aussi, & M. Prudhomme donc!...... Enfin, tout pleurant, tout criant, il s'en va, & me laisse un billet funèbre du célèbre Loustaleau. Eh bien, dis-je, que va-t-il à présent m'arriver? Je commence par donner des regrets à cet homme fameux, que je ne connoissois pas, Dieu merci. Il étoit jeune, il n'est plus; à peine il avoit rempli la moitié de sa carrière, cela est vraîment fâcheux; mais je n'y peux rien. Me voilà cependant totalement réveillé, il n'y a plus moyen de rappeller le Dieu des songes; Phœbus monté sur l'horison lutte contre d'épais nuages, qui voudroient l'empêcher d'éclairer un jour de désolation. Ces rayons, que de petits maîtres appellent incommodes, font en un

moment de ma chambre une fournaise. . . . . des plus agréables. J'aurois bien tiré un épais rideau sur les quatre carreaux vitrés, par lesquels il entroit chez moi; mais, tenez, disons-le bonnement, c'est qu'il n'y en avoit pas; & puis je n'étois pas fâché de profiter de l'occasion, les auteurs de ma sorte ne sont pas souvent éclairés par Phœbus, & je vais m'empresser de saisir le moment. Que faire? A coup sûr un chef-d'œuvre; mais, le sujet?.... Le choix du sujet est d'une grande importance. Eh bien! ma foi, pourquoi l'aller chercher si loin? ce billet d'enterrement? & oui, le sujet est digne de moi, bien patriotique sur-tout. Quel plaisir! je vais traiter un sujet patriotique! *stupete gentes*. Mais parlons bas, pour un tel sujet, Phœbus ne prodigue guères ses rayons. Il exceptera celui-ci.

Oraison funèbre du fameux Loustaleau.

Vixit & famosus erat.

Il vécut, & il étoit fameux.

Ces paroles sont tirées. . . . . de je ne sais où, cherchez bien, & vous les trouverez peut-être.

Oui, mes frères, oui, citoyens soldats, oui, soldats citoyens, il vécut; de ça nous en som-

mes plus sûrs que de la ſtabilité des plus ſolides décrets de l'aſſemblée, que...... que.... il eſt fort beau de ſavoir bien placer des que,.... Mais, dans l'enthouſiaſme de la compoſition, & dans l'amertume de mes regrets, je m'y perds.........

Ce diſcours, cet éloge, ou oraiſon funèbre, ne reſſemblera à aucun autre, pas plus que mon héros ne reſſembla jamais à aucun des grands hommes qui l'ont précédé, ni à aucuns de ceux qui, venant après lui, mériteront le titre de grands. Ce diſcours inſpiré par le plus nerveux des hommes de genie révolutionnaire, ſera ſans doute un chef-d'œuvre, n'en perdez rien, je vous prie; ſi je n'ai pas encore de réputation, c'eſt pour en acquérir que je chante un grand homme. Si je peux m'élever à la hauteur de mon ſujet, je ſerai auſſi grand que lui. En attendant, diviſons. Mais il n'eſt pas facile à tout le monde de diviſer. C'eſt en quoi brille la grande aſſemblée, & moi de crainte d'y échouer, je vous le dis en vérité, ce diſcours ſera diviſé comme il voudra, & comme vous le verrez. En ce moment les ſanglots m'étouffent; je me repoſe. Eſſuyez vos yeux, touſſez, crachez, mouchez, nous commencerons enſuite la première patrie.

Première partie.

Ceux qui ont de l'efprit, font bien heureux! il vous enfilent un éloge tout d'une venue, il n'en faut pas d'avantage pour remplir avec grace & diftinction un fauteuil académique; divin abbé Fauchet, faites refluer jufqu'à moi un foufle de vos rares talens. Vous futes louer la cour, quand vous la crutes utile, & encenfer la révolution & les révolutionnaires, fitôt que votre pénétration vous fit croire à la fupériorité du parti *culbutant*, *réformant*, *anéantiffant*. Bientôt j'efpère vous voir encore prêcher la foumiffion au roi, le refpect pour les miniftres. N'en rougiffez pas, vous ne feriez pas le feul héros de votre parti qui eût tourné cafaque.

C'eft fini, me voilà infpiré, car les Dieux font indulgens, & celui-ci ne peut en confcience fe refufer à la prière d'un zélé patriote, qui a eu quelque fois tant de plaifir à entendre applaudir dans l'églife ce grand orateur, comme on applaudit le célèbre Monvel aux Variétés. Revenons donc à mon Louftaleau.

Lorfqu'il naquit, il étoit encore enfant. C'étoit d'après les foigneufes recherches que j'ai faites, c'étoit, c'étoit, oui, c'étoit le jour de fa naif-

ſance. Il promettoit beaucoup, & on le regardoit, qu'ils n'avoit pas encore dix ans, comme une des étoiles lumineuſes qui devoient le plus diſtinguer les bords de la Garonne.

Air : *Vit-on jamais de pareilles ſottiſes.*

Quand il fut grand, ainſi qu'il eſt d'uſage,
Papa lui dit, il faut prendre un métier,
Je n'avois pas encore votre âge,
Que je pouvois me dire (1)...........
Non, ſe dit-il, ah ! vous n'êtes pas ſage;
Apprenez donc que l'univers entier
Doit par mes ſoins, & voilà mon ouvrage,
Du vrai bonheur connoître le ſentier.

Ainſi fut dit, ainſi fut fait, voilà mon héros qui fait ſon porte-manteau dans un mouchoir tout neuf, met ſes ſouliers à ſa main, & prend la route du pays des grands hommes. Il arrive en peu de temps à Paris, mais, ô biſarrerie

---

(1) L'empreſſement que nous avons eu de rendre des premiers hommage à la mémoire de ce fameux révolutionnaire, ne nous a pas laiſſé le temps de nous aſſurer de l'état de monſieur ſon père. Pour la rime, mettez charpentier, tonnellier, chapelier, &c. juſqu'à ce que nous en ſachions davantage.

du destin ! il y vivoit ignoré, son mérite ne perçoit pas, & quand je dis même qu'il vivoit, c'est-à-dire, tout juste qu'il ne mouroit pas, & c'étoit un de ces hommes sobres, à qui on ne pouvoit pas faire de reproche de vivre pour manger. Quel bonheur ! & qu'on dise ensuite qu'il n'y a pas une prédestination. Voilà la bienheureuse révolution qui arrive, couverte d'un nuage ; quinze à vingt génies chassés des enfers l'introduisent dans la capitale. Long-temps elle se tient invisible, peu de personnes ont le secret, encore moins le soupçonnent. Mais il est des êtres privilégiés, dont l'esprit subtil perce la durée des temps, & mon héros étoit de ce nombre : au premier éclat il juge le reste. Un libraire, mal dans ses affaires, cherchoit quelques jeunes gens à talens, qui, comme lui, n'eussent rien à risquer ; Loustaleau se présente, son mérite le fait bientôt distinguer au milieu de ses concurrens. . . . .

. . . . . . Pan, pan, pan, on frappe encore, que les gens de génie sont malheureux, ils ne peuvent finir aucun ouvrage, Loustaleau n'a pu finir ses révolutions, & moi je ne peux terminer son éloge. Me voilà interrompu dans le plus beau moment, voyons ce que c'est. Un colporteur ? Qu'y a-t-il de nouveau aujourd'hui ?

-- Monſieur, la grande aſſemblée nationale. -- Que dit-elle? --Voyez, Monſieur, elle eſt en délire. Voyez le détail de la ſéance de lundi ſoir, admirez l'audace de Lameth, que l'on dit grand ſans ſavoir pourquoi. -- Mais, mon ami, c'eſt en ingratitude qu'il eſt grand. -- A la bonne heure. Monſieur, nous autres qui n'en ſavons pas tant, nous diſons en ſcélérateſſe. -- Mais vous êtes donc ariſtocrates à préſent, vous autres? -- Hélas! Monſieur, comment ne le ſeroit-on pas? il ne faut qu'ouvrir un peu les yeux, & vouloir voir, pour connoître toute l'étendue de nos bévues, & s'en repentir. -- Voyons donc la grande aſſemblée nationale? le Journal Général, -- Donne, il eſt ſouvent vrai, & toujours amuſant. -- L'orateur du peuple? -- C'eſt un enragé, il ſuit de près Marat; que dit-il aujourd'hui? -- Un commandant de bataillon tué par un grenadier. -- Donne, & laiſſe-moi. La maudite journée! je n'entendrai aujourd'hui parler que de mort, de malheur, de folie. Voyons cependant tout cela.

Horreurs des horreurs! Comment, M. Lameth, avez-vous pu oublier aſſez.... Ah! je vais tacher de vous excuſer. Vous aviez dîné ſans doute. Il n'eſt pas poſſible ſans cela de croire qu'un légiſlateur dont la tête doit toujours être

froide, qu'un officier qui prétend au généralat de la garde de Paris, se permette telle incartade. Si vous voulez parvenir, si vous ne voulez pas vous faire honnir, tenez, grand Alexandre, croyez-en Sans-Souci qui n'entend pas les affaires, soyez plus calme. Les incartades nuisent toujours aux gens à prétentions, car je me plais à vous croire encore assez de probité, pour ne pas vouloir vous élever aux dépens de la vie d'un grand nombre de braves gens, dont le moindre, sans doute, vaut mieux que vous.

Un commandant de bataillon qui veut commettre un assassinat, & ose faire feu sur la garde nationale, on le tue; il est fort heureux. Si l'on ne respecte cet uniforme auquel on doit la tranquillité qui régne dans Paris, dans ses temps de désolation, que deviendrons-nous? courage! braves citoyens, si vous avez commis une faute en vous faisant soldats, rachetez-la en vous faisant respecter par les ennemis de la société & du bien public.

Mais sortons voilà l'heure de la messe; *en plein air*; allons voir ce nouveau spectacle dont on amuse l'oisiveté des badauds. Je dis, je sors, & j'arrive : ce n'est plus ce champ superbe, dont je vous ai donné une description égale au sujet, dans la joyeuse semaine; ce n'est

pas

pas non plus le Champ-de-Mars, rétabli dans ſon premier éclat ; mais c'eſt bien comme je l'ai dit, un champ de déſolation, habillé des couleurs qui lui conviennent. Au premier coup-d'œil de cette place, dans laquelle j'entrai par le milieu, je crus voir la France entière en deuil de ſes ſottiſes. Cette idée m'arracha quelques larmes de joie. Hélas ! m'écriois-je, ſeroit-il poſſible ? il en eſt tems. Ils ſentent donc enfin le mal qu'ils ſe ſont faits ! Reconnoître ſes erreurs, c'eſt être bien près de rentrer dans le chemin de la vertu. Si un beau retour alloit tout-à-coup nous ramener le calme & la paix ! Cet eſpoir conſolant me fit aſſiſter au ſpectacle avec les plus heureuſes diſpoſitions. Je veux vous faire part de mes remarques, en commençant ſelon mon uſage, par vous donner une deſcription vraie de toute la cérémonie & de l'emplacement.

Rien n'étoit plus propre à donner une idée du néant des grandeurs humaines que ce pompeux appareil. Je vous fais grace de l'ordre & de la marche pour l'arrivée, afin de vous entretenir plutôt de choſes étonnantes. Tout eſt entré, tout eſt en place.

De même qu'on voit, des eſſains de moucherons, que la chaleur d'un beau jour fait éclore,

flotter dans l'air sans pouvoir en imposer par leur nombre ; de même on voyoit les troupes parisiennes & des environs éparses, çà & là, dans une vaste étendue, qui en tiendroit mille fois d'avantage. Un rayon bienfaisant du père de la nature fit éclore les premières, qui cessent d'exister, dès qu'il leur retire sa bénigne influence ; un excès de bonté, encourageant des audacieux, fit naître les secondes, qu'un moment de fermeté peut anéantir, si la raison ne vient à leur secours.

La petite & mesquine galerie qui cache la superbe façade de l'École Militaire, étoit couverte & tendue en entier de noir, drapé de blanc. C'étoit-là qu'étoient placés un diminutif des souverains du manège, la nation entière de l'Hôtel-de-ville, & celle des commandans de bataillon, qui déjà ne daignent plus honorer leurs postes de leurs présences. Le géneral, monté sur l'infatiguable *rossinante* jument blanche, drapé de noir, se montroit alternativement à tous les pelotons & faisoit l'admiration de toutes les galeries, qui étoient ce jour aussi gaies, qu'elles étoient tristes le jour à jamais heureux, glorieux & mémorable de la fédération.

En face de l'échantillon des souverains qui occupoient la petite galerie, & à l'autre extrêmité

du Champ, étoit un des plus beaux monumens que j'aye jamais vu. Ce n'étoit plus cet arc de triomphe, qui offroit aux grands fédérés trois petites portes pour venir jurer; ce n'étoit plus ce monument magnifique orné d'inſcriptions, à jamais l'honneur de l'eſprit français. Ce n'étoit plus cette maſſe admirablement ſolide, qui devoit tranſmettre à tous les âges l'eſprit de liberté qui animoit les nationaux le 14 juillet 1790. C'étoit............ mes cheveux ſe hériſſent, mon cœur ſe déchire, mon eſprit, ennemi de toute deſtruction, ſe refuſe à peindre ce que c'étoit. Ma main tremblante peut à peine tracer ce que mes yeux n'ont vu qu'avec un ſaint effroi. C'étoit, enfin, un ſquelette hideux, une triſte anatomie, une carcaſſe informe (1), qui ſembloit dire à la parcelle de ſouverain à qui il faiſoit face : « On m'admira ! un moment je fus l'idole » de Paris & de la France entière; j'étois grand,

---

(1) Ce ſquelette de l'arc de triomphe, cette charpente découverte avoit, dit-on, été drapée le matin, comme la petite galerie. Un coup de vent, moraliſte ſans doute, étoit venu le découvrir, & je puis atteſter que, depuis dix heures, il étoit tout nud. Jamais nudité ne fut ſi belle, ſi bien placée, & ne fut faite pour donner des idées auſſi grandes !

» j'étois révéré, regarde aujourd'hui ce que je » suis, *sic transit gloria mundi.* Allez & répétez » cette leçon à vos confrères du manège, & » qu'ils rendent à César ce qui appartient à » César. »

Quel dommage cependant, de ne plus voir ces belles inscriptions! je regrette sur-tout *la loi*, parce qu'un pays sans loi est une bien triste habitation : *la nation*, quand elle est juste, sage & raisonnable, forme un corps respectable; je la vois avec un amour, un intérêt bien vif, depuis que je m'apperçois qu'elle commence à venir à récipiscence : pour LE ROI, quel besoin a-t-il d'être placé dans de froides inscriptions, quand il est en trait de flamme dans le cœur de tous les bons François ? Allons, vive le roi, mes chers compatriotes.

Et toujours après l'orage
On voit venir le beau temps.

Mais suivons notre description; n'allez pas vous imaginer que le milieu du champ étoit occupé par un superbe catafalque, entouré de croix, de cierges, d'eau-bénite, nous ne donnons plus dans ces petitesses. Les anciens patriarches, & à leur imitation les payens, offroient en plein

champ des ſacrifices au Seigneur; vous vous rappellez celui d'Abel, dont la fumée monta en droite ligne au nez de l'Eternel. Eh bien! nous ſommes auſſi grands que les patriarches & les payens; mais pas tout-à-fait ſi heureux qu'Abel, comme vous avez pu le voir.

Sur l'autel de la patrie s'élevoit une eſpèce de tour, difficile à définir, & qu'un journaliſte a nommé *ſarcophage ;* je le veux bien, s'élevoit donc un *ſarcophage ;* aux quatre coins étoit quatre peupliers, auxquels on donnoit alternativement le nom de cyprès. Aux quatre coins du *ſarcophage*, quatre petits pots à feu, dans leſquels brûloit un encens perpétuel ; ce qui eſt fort commode, parce qu'au moyen de ce nouvel uſage, on pourra envoyer les encenſoirs d'argent à la monnoie, pour faire à la pauvre nation françaiſe quelques écus, & on fera des liards avec ceux de cuivre; nous ſerons peut-être fort heureux d'avoir de ces derniers, d'ici à quelque temps. Le devant des banquêtes du pour-tour, étoit tapiſſé de noir, & les banquettes fort bien garnies d'un nombre infini de ſpectateurs & de ſpectatrices, attirés par la rareté de ce ſpectacle de nouvel invention, & gratuit.

Nous avons abrogé, réformé l'uſage du ſurplis, il étoit de mauvais goût, & cela reſſem-

bloit trop au défunt clergé, tous ces prêtres étoient en *lévite*, dit un journaliſte. Cela eſt bien plus galant, & puis cela nous donne un air de reſſemblance avec nos amis les Juifs. Quand à la muſique, ce n'eſt plus du plein-champ, on a diſtingué, entr'autre, l'ouverture de Démophon exécutée par quelques muſiciens, pour les délaſſemens de ceux qui étoit fort près de l'autel; car on n'entendoit rien ſur les côtés, encore moins aux extrémités, pas même la meſſe, c'étoit ce dont on s'occuppoit le moins.

La cérémonie finie, les troupes ſont revenues à la débandade, chacun s'arrêtoit au cabaret qui lui plaiſoit, cela avoit un air d'ordre qui m'a réellement édifié. J'en excepte les braves gardes ſuiſſes, qui, toujours inébranlables, ne ſe ſont encore jamais écartés de l'eſprit d'ordre qui les diſtingue & les honore, leurs phalanges ſerrées & impénétrables, attiroient l'admiration même de ceux qui ne rougiſſoient pas d'avoir ceſſé d'être leurs camarades.

Après m'être rafraichi au Gros-Cailloux, je me rendis dans la rue Saint-Benoît, où je vis d'une croiſée, paſſer le magnifique convoi du fameux & trés-heureux ou fort malheureux Louſtaleau. Je dis heureux, parce qu'il eſt débarraſſé des peines de la vie; malheureux parce

que peut-être, si madame la mort l'eut consulté, *il seroit encore en vie.*

Je n'attendis pas long-temps, bientôt je vis défiler le funèbres appareil : ce qui me frapa, ce fut le deuil. Les quatre coin du drap étoient portés par Honoré Mirabeau, le Camus, Barnave & Alexandre Lameth. Prudhomme en pleureuses & dans la désolation, marchoit immédiatement après le corps. A une petite distance venoit, le procureur général de la lanterne, il étoit furieux, se cognoit le front, pleuroit d'un œil & rioit de l'autre; il auroit bien voulu parler, mais la difficulté de sa prononciation empêchoit de l'entendre; on distingua cependant qu'il promettoit l'oraison funèbre du défunt, & que modestement il s'attribuoit, en ce moment, la supériorité sur tous les révolutionnaires qui, comme lui, se croient gens de lettres. Le Républicain Dusaulchoy suivoit, son œil sombre, ses cheveux noirs & plats lui donnoient un air de tristesse, qui, joint à la décence de son maintien, intéressoit en sa faveur. Prudhomme retournoit de temps en temps, & le regardoit en soupirant, mais sa fierté républicaine le rendoit sourd à ces invitations. Mon Républicain, disoit-il, vaut un autre journal; s'il eut été moins modeste,

il auroit pu dire, vaut beaucoup mieux qu'un autre; mais le vrai talent n'a point de présomption : quand à moi je le dis sans fard, je ne suis fâché que de le voir dans l'erreur, si jamais il se redresse, il pourra prétendre au grand. Venoient ensuite Gorsas, Ognia, Carra, Garrat, Marat, Mercier, l'abbé Noël, Grand-Maison, &c. &c. Suivoient à pas de loup, attirés par la curiosité, Pelletier, Rivarol, Champcenets, & le pétulent Suleau, tous véhémentement soupçonnés de coopérer aux Actes des Apôtres, l'aristocrate Gautier, Marchand le Chroniqueur du Manège, son collègue, auteur de l'Apocalypse & autres. Je me glissai au milieu d'eux.

Nous marchâmes quelques temps assez tranquillement : Les prêtres chantoient, Prudhomme, le désolé Prudhomme, beugloit; le Procureur-Général de la Lanterne déliroit selon son usage; l'original Républicain espéroit; tous les journalistes patriotiques se rengorgeoient à qui mieux mieux, & ceux qui m'entourroient, rioient, chantoient des vaudevilles, & bâtissoient des romans anti-révolutionnaires, dignes au-moins de quelques mois d'arrestation, en attendant décret. Quand tout-à-coup un quart de conversion qui s'opère dans la marche, jette

Dans

Gorsas à la queue de la compagnie patriotique, & met Pelletier à la tête des écrivains aristocrates. Dans le même moment le ciel s'obscurcit, plus de trois mille corbeaux traversèrent ensemble la voûte rembrunie des cieux, & leur croassement épouvantable, priva un moment l'Éternel d'entendre les chants lugubres que les prêtres lui adressoient. Saisis d'effroi à cet affreux présage ; Ah ! m'écriai-je, Messieurs, de quel triste évènement allons nous être témoins ? quels sinistres augures viennent frapper nos oreilles & nos yeux ! Je n'avois pas fini mon exclamation, que la dispute étoit déjà engagée entre l'aristocrate Breton, & le Normand démocrate (1). Ainsi qu'on voit un *toutou*, enfant gâté du beau sexe, & l'unique objet de ses soins, s'échappant, dès que ces petits *petons* délicats touchent la terre, aller agacer, aboyer, & même mordre un bouldogue qui daigne à peine le regarder ; de même on vit l'auteur du Courier de Paris dans les departemens, enfant gâté de madame Constitution (2), & l'un des pères de notre

---

(1) Nous ne connoissons ni l'un ni l'autre particulièrement, mais on nous assure, sur le champ de bataille, que Pelletier étoit Breton & Gorsas Normand.

(2) Cet enfant de M. Target & compagnie, a beaucoup profité en peu de temps, c'est ce qui a engagé ces illustres parens à la marier de bonne heure. *Voyez* LE LENDEMAIN DE NÔCE, suite patriotique de la JOYEUSE SEMAINE, & du même auteur.

très-heureuse révolution, pointiller, agacer; provoquer, avec sa délicatesse ordinaire; le nerveux, par fois plaisant, & toujours formidable Pelletier, qui d'abord ne daigna pas lui-répondre. Enhardi par le flegme de Pelletier, Gorsas se crut tout permis; & toujours Pelletier étoit sourd. En vain le traitoit-il de milicien réformé, de citoyen non-actif, de réfractaire aux sacrés décrets; l'auteur aristocrate, à ces violentes invectives, ne répondoit que par le sourire de la pitié, & quelques gestes de mépris. Gorsas alors le dénonce à la troupe entière. C'est le premier apôtre de l'aristocratie, leur crie-t-il avec force, il ose ne pas croire aux vertus du conquérant Lameth, à la douceur du charmant Barnave, à la sagesse de Chapelier, à l'intégrité du comité des recherches, & à la générosité, non intéressée, du premier appui de la révolution, du courageux Philippe Capet, dit Orléans; c'est Pelletier enfin. A ce nom, toute la troupe patriotique tresaille d'horreur; nos chanteurs cessent de rimer, & nos plaisans de rire. Qu'on le pende, dit aussitôt Marat; qu'on le pende, dit Fréron, l'Orateur du Peuple; à la lanterne, dit en bredouillant l'énergumène auteur du Courrier de Brabant, telles sont mes conclusions, & toute la troupe en cœur répète avec enthousiasme : à la lanterne, à la lanterne. Le cortège funèbre s'arrête, les quatre députés demandent à être instruits de ce qui se passe. Gorsas prend la parole, & se perd dans un long discours. Les quatre héros de l'assemblée se regardent; Mirabeau alloit parler, mais il apperçoit Suleau, & dit à ses confrères: Nous rendrons

compte de cette affaire aux comités des rapports & des recherches.

En ce moment bornons-nous à rendre les derniers devoirs au grand homme que nous avons perdu ; ils se retirent, & le cortège suit sa marche escorté des quatre députés, pour la première fois fidèles à leurs devoirs, & du désolé Prudhomme. L'affaire étoit grave, & je ne sais quel patriote, écho d'Honoré Mirabeau, voyant que nous avions tous formé un cercle, disoit déjà *il n'y a qu'à faire entrer le peuple.* Aussitôt nous nous serrons ; Suleau, le terrible Suleau menace ; Marat s'avance ; & le défie : le combat alloit s'engager ; lorsque, pour l'honneur de mon pays, car il faut que vous sachiez que je suis bas-Breton, je m'écrie, Messieurs, revenons à l'affaire principale. Ce sont le normand Gorsas & le Breton Pelletier, qui sont les champions du jour, laissez les terminer corps à corps leur différent, l'affaire deviendra ensuite générale, si on le juge à propos. Mais Gorsas n'avance pas, Pelletier fait deux pas en avant, quatre en arrière, enfin les ris, les huées, les exhortations les décident, les voilà dans l'arêne ; quel moment ! A l'attention silencieuse des spectateurs, vous auriez dit que le destin de la France étoit attaché au sort de ces deux champions ; ils s'avancent en tremblant, & déjà ils étoient prêts à se toucher.......... O divine providence ! voila bien de tes coups ; dans un clin-d'œil, Pelletier se trouve changé en aigle & s'envole ; Gorsas, tout fier de la retraite de son ennemi, reste ; mais pour punir son orgueil, le destin le métamorphose en Midas. Vous auriez ris de voir son

air décontenancé, avec ses jolies oreilles, qui, cependant, ne lui alloit du tout pas mal; toute la société qui accompagnoit Pelletier se trouve métamorphosée en roitelets. Nous montons sur les aîles de l'aigle & nous nous amusons un moment à regarder la figure béante de Messieurs les écrivains patriotes. J'ai été surpris qu'aucun n'ait rapporté ces faits, qui, cependant, sont tous à leur avantage, puisqu'ils sont restés maîtres de la place.

Vous avouerez, mes chers lecteurs, que nous avions besoin que ce combat finisse aussi gaîment, pour nous rapatrier avec l'existence; pour moi, je le dis de bonne foi, je ne survivrois pas à deux journée de suite, aussi triste que celle dont je viens de vous donner les détails, avec toute la gravité dont je suis capable.